

André Gide devant le destin

par Christian MICHELFELDER

70
329

LES Editions de la N. R. F. ont procédé, l'an dernier, à de nouveaux tirages des œuvres d'André Gide. Successivement ont paru le *Théâtre*, en un volume, puis les deux *Nourritures*, en un seul volume également.

Voici donc une occasion pour un nouvel examen de cet écrivain, pour une confrontation de sa pensée avec les exigences du temps, pour une délimitation des valeurs de son art.

L'œuvre de Gide se présente comme un ensemble divers, unifié par le génie de l'auteur. Tour à tour, et souvent à la fois, ironiques et profondes, terriblement sérieuses, même sous le couvert de la badinerie, les créations de Gide se sont succédé dans le temps, s'opposant presque inmanquablement l'une à l'autre. Nous en avons peut-être le plus bel exemple dans les volumes ci-dessus rappelés, de l'aveu même de l'auteur : « La dissolution de la personnalité entraînait une disposition trop passive à l'accueil, a-t-il dit, est le sujet même de mon *Saül* que j'écrivis sitôt après mes *Nourritures*, en manière d'antidote et de contrepois ».

Qui ne connaît l'invocation en litanie des belles et tentantes nourritures terrestres :

*Je m'attends à vous, nourritures,
Satisfactions, je vous cherche,
Vous êtes belles comme les vives de l'été.*

Et la phrase fameuse :

*Ce que j'ai connu de plus beau sur la terre,
ah ! Nathanaël ! c'est ma faim !*

Mais Gide ajoutait : « Ma faim ne se posera pas à mi-route — elle ne se taira que satisfaite — des morales n'en sauraient venir à bout. »

Dans une préface aux *Nourritures terrestres*, trente ans après leur première publication, Gide déclarait voir surtout dans ce livre une apologie du dénuement. Mais de quel dénuement ? N'est-ce point celui de l'extrême attention, des sens inoccupés mais toujours en alerte, de la pensée anxieuse de maintenir l'être constamment tout entier disponible pour une satisfaction nouvelle qui pourrait soudain le combler ? Mais n'est-ce point aussi le culte de l'insatisfaction ? N'est-ce point en définitive l'art d'aiguiser en soi les désirs jusqu'à se complaire dans le feu de leur acuité ? Il y a là, ne nous y trompons pas, comme dans tout Gide, l'amorce d'une rare grandeur, mais aussi d'un troublant échec. Tout dépend de ce qui peut sortir du culte de l'insatisfaction : quelque chose de pareil au « joyeux mécontentement de soi-même » dont parle Nietzsche, ou une dérobade perpétuelle.

Le drame de *Saül* apporte-t-il une solution à l'étonnement enflammé des *Nourritures terrestres* ? André Gide, dans une lettre au pasteur Ferrari (publiée dans le recueil *Divers*), rappelle à ce propos : « Tout ce qui m'est charmant m'est hostile, s'écrie le roi, qui meurt complètement supprimé (c'est Gide qui souligne) par ses désirs. »

Dans *Saül* s'opposent trois personnages : le roi, qui toujours poursuit ses ânesses dans le désert et veut être seul à savoir l'avenir, parce qu'il croit ainsi le détourner, et qui donc veut, semble-t-il, être seul à connaître les obstacles sur sa route pour pouvoir s'y dérober mieux ; Jonathan, le petit prince Hamlet perdu par trop d'amour ; et David, le juste et le fort. David l'emporte, peut-être parce qu'il accepte les conditions de la vie, peut-être parce qu'il a le courage de porter son fardeau. Saül n'a pas eu le courage de porter son fardeau, qu'au bout l'idée qu'il avait soulevée, n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout du désert, jusqu'où les ânesses l'auraient sans doute conduit, vers la terre promise. Car

Saül n'a point aimé le désert comme un passage ; Saül, dans le désert, a été pris par le vertige du vide, et n'est-ce point à ce vertige que mène l'obsession de la disponibilité ?

Nous arrivons ici à la plus grave question que l'on puisse faire à André Gide, qu'on peut lui faire dès aujourd'hui, et qui montre à la fois la grande importance de son œuvre, et cependant la relative étroitesse



André GIDE

de ses limites : vouloir à tout prix se maintenir toujours tout entier disponible, ne serait-ce point, en définitive, renoncer à se poser jamais le problème de la destinée ?

Gide n'a-t-il pas lui-même bien souvent répété que l'œuvre d'art est une manifestation, et que l'obligation intérieure de l'artiste est la manifestation ? Ainsi l'artiste ne devrait pas se préférer à son œuvre, à la manifestation nécessaire, à sa sincérité, c'est-à-dire préférer l'apparence de sa vie à sa vie profonde. Comment alors garder sa disponibilité ? Toucherions-nous ici à un drame intérieur chez Gide ? Ou bien atteignons-nous les limites infranchissables de sa création ? Et son désir d'une constante disponibilité serait-il la conséquence d'un recul à chaque fois qu'il aperçoit dans ses recherches le sens tragique de la vie ? Comme tout grand artiste tend à représenter à sa mode le mythe de l'homme, cherchons la représentation la plus complète de ce mythe dans l'œuvre de Gide. N'est-ce point justement *Edipe* ? Nombre de phrases rendent indiscutables les intentions de l'auteur à ce sujet, je crois.

Or, que fait *Edipe* ? Enfant trouvé, quittant le palais de Polybe pour fuir un mol oreiller et comme à la recherche d'une amère grenade, homme ensuite au bonheur insolent, puis anxieux de savoir, ne supportant point un bonheur fait d'erreur et d'ignorance, et se sentant pris par son destin dès qu'il sait, *Edipe*, aussitôt qu'il est repris par son passé, s'aveugle pour échapper à son destin et redevenir un homme quel-

nti
let
on
à
se
e
re
E
u
di
u
r
h
>
e
c
c
l

conque ; puis il s'en va, « plus rien qu'un voyageur sans nom, qui renonce à ses biens, à sa gloire, à soi-même ».

N'a-t-on pas l'impression que, si l'on garde entière sa disponibilité, il faut n'avoir jamais agi, pour qu'aucun geste du passé ne risque de venir troubler la « gratuité » des actes du présent ? Mais alors ? Allons plus loin : il faudrait n'être jamais né.

Je m'arrête. Le problème soulevé par cet aspect de l'œuvre d'André Gide ne pouvait être ici qu'indiqué. Mais on voit à quel point il intéresse notre temps, à quel point Gide, donc, s'inscrit dans ce temps, qui pourtant le dépasse, ou du moins dépasse une partie de son œuvre. Car lorsqu'il écrit cette admirable leçon : « Suivre sa pente mais en montant », ne se réinstalle-t-il pas à une haute altitude ? L'œuvre d'André Gide serait-elle alors une suite d'hésitations, et pourrait-elle porter en épigraphe la fameuse phrase d'Hamlet : « Cela demande réflexion » ?

Ma foi ! Montaigne n'aurait pas détesté cette épigraphe. Mais l'œuvre de Gide tend beaucoup plus que les *Essais*, vers la métaphysique. Et c'est pourquoi j'ai voulu évoquer ce problème du destin.

6 Mars 43